

“ L'HOMMAGE FRANÇAIS ”

L'EFFORT  
**COLONIAL FRANÇAIS**

par

**A. LEBRUN**

Député,  
Ancien Ministre des Colonies



PUBLICATIONS DU COMITÉ  
“ L'EFFORT DE LA FRANCE  
ET DE SES ALLIÉS ”



**BLOUD & GAY, Éditeurs**  
PARIS - BARCELONE

099



# L'Effort Colonial Français



“ L'HOMMAGE FRANÇAIS ”

---

L'EFFORT

# COLONIAL FRANÇAIS

PAR

**Albert LEBRUN**

Député, Ancien Ministre des Colonies



PUBLICATION DU COMITÉ

“ L'EFFORT DE LA FRANCE  
:: ET DE SES ALLIÉS ” ::

BLOUD & GAY

EDITEURS

PARIS

7, Place Saint-Sulpice

BARCELONE

35, Calle del Bruch

—  
1916

Tous droits réservés

60049

MANIOC.org

Réseau des bibliothèques  
Ville de Pointe-à-Pitre

**S**OUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, il s'est fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage ; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

Nous avons pensé cependant que nos conférences formeraient dans leur ensemble une œuvre plus durable, si on leur enlevait la forme oratoire sous laquelle elles furent d'abord présentées. Nous avons donc prié les conférenciers de leur donner l'aspect de traités courts et substantiels, avec divisions claires et table des matières.

Nous reproduirons d'ailleurs, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi adaptées, nous espérons que les douze études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, formeront la première série des publications du Comité : L'Effort de la France et de ses Alliés, trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.

Paul LABBÉ,

Secrétaire général du Comité.

# L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS

oooooooooooo

Le 14 juillet 1913, Paris en fête acclamait nos troupes coloniales indigènes. Des délégations, venues des points les plus divers de notre domaine d'outre-mer, étaient groupées à Longchamp pour y recevoir, des mains du chef de l'Etat, les drapeaux dont la France avait jugé dignes leurs régiments respectifs. Et l'on pouvait voir, dans le cadre que leur faisaient les bataillons de notre armée métropolitaine, les fils vaillants de la plus grande France aux origines si variées : tirailleurs Algériens à la face bronzée, dont les exploits glorieux ont illustré nos armes en maintes campagnes : Algérie, Crimée, Italie, Mexique, Alsace, Maroc; Sénégalais et Soudanais, vigoureux enfants de la race noire, ayant porté la paix française aux quatre coins de l'immense Afrique, du Sénégal au Niger et au Nil, du Congo au Sébou; tirailleurs Malgaches, pacificateurs de la grande île; Annamites et Tonkinois, fils de la race jaune venus du lointain Orient; spahis Algériens et Sénégalais, dont les bur-nous flottants ont rallié la victoire dans bien des combats sur la terre d'Afrique.

Et au moment où ces hommes, en qui se mêlaient tant de races, défilaient d'un même pas alerte à l'ombre de nos trois couleurs, une immense clameur s'éleva qui était tout ensemble un chant de reconnaissance et d'espoir; la France saluait en eux les glorieux soldats auxquels elle doit une bonne part de son domaine colonial, et les fidèles collaborateurs jaloux de venir se ranger à côté de ses propres fils sur les champs de bataille d'Europe, si jamais le destin voulait que sa liberté ou son honneur fussent en danger.

Une année à peine s'était écoulée depuis cette émouvante cérémonie que la guerre était déchainée sur le monde. Dans une heure de folie, dont l'horreur s'accroît à chaque jour qui passe, l'Allemagne n'hésitait pas à lancer les peuples dans l'aventure la plus effroyable que l'imagination puisse concevoir. Elle avait préparé avec persévérance et méthode sa puissante machine de guerre; elle jugeait le moment venu de la mettre au service de ses ambitions, et l'Europe connaissait dès lors le drame qui la secoue depuis deux ans.

Que sont devenues nos colonies au travers de ces événements ? Ont-elles été pour la métropole comme beaucoup le redoutaient un sujet d'inquiétude, une cause de faiblesse ? Ou bien, filles dévouées d'une mère qui, depuis un demi-siècle, leur donna le meilleur d'elle-même, lui ont-elles apporté l'aide qu'elle attendait de leur reconnaissance ?

Le moment n'est pas encore venu de dire par le détail ce que fut l'effort colonial français ; les pages où il s'inscrit en lettres d'or et de sang ne sont pas closes, et l'on éprouve à les feuilleter quelque scrupule. Aussi bien l'heure n'est pas à la parole, l'action seule importe, et il serait hors de propos de nous complaire en de purs récits, quelque intérêt qui s'y attache, au moment où nos soldats déploient au front les plus belles qualités de courage, d'abnégation, de sacrifice allant jusqu'à la mort.

Mais c'est une des caractéristiques de cette guerre, si fertile en surprises, que, par sa longueur même, elle nous conduit fatalement à des méditations et à des retours sur nous-mêmes ; l'effort immense et prolongé qu'elle exige de nous veut être soutenu et alimenté autrement que par l'espérance invincible que nous avons dans la justice de notre cause, et rien ne pouvait mieux répondre à ces vœux que l'œuvre entreprise par le Comité des Conférences, dans le but de faire connaître aux pays alliés les efforts réciproques accomplis par eux.

Demain l'Histoire les enregistrera par le détail après de scrupuleuses et patientes recherches dans les archives de la guerre et les dressera dans un monument éternel ; aujourd'hui, nous les crions dans le feu de la bataille, moins soucieux de les fixer dans leur vérité même que d'y puiser de nouveaux motifs de confiance raisonnée, d'action méthodique et vigoureuse, et ainsi, c'est en quelque manière une œuvre de guerre que nous accomplissons.

Dans le tableau de l'effort accompli par la France, il était juste qu'une place fût réservée à ses Colonies dont la collaboration affectueuse lui est un si grand réconfort matériel et moral dans l'épreuve qu'elle traverse. On m'a demandé de remplir cette tâche ; je l'ai accueillie comme un devoir et un honneur ; mais je ne serais pas sincère, si je ne disais l'émotion profonde que j'éprouve à évoquer un tel sujet, dans un tel moment, moi, Lorrain errant, à qui sont interdits depuis de longs mois les horizons familiers de sa petite patrie.

Mais je me rassure, car je connais depuis longtemps cette accueillante cité, où bien souvent je me suis arrêté au retour de voyages dans ce délicieux midi où nous, hommes du Nord et de l'Est, nous venons oublier nos brumes et nos frimas ; je l'ai connue aux jours ordinaires de sa vie normale, dans l'activité joyeuse et féconde de ses allées et de ses faubourgs ; je l'ai vue aussi à certaines heures de fête, dans la joie débordante de son peuple, comme en cette fin de grandes manœuvres de 1913, dont le souvenir prend un singulier relief à la lumière des événements actuels.

Et puis, je me rassure aussi en songeant que le Comité a délégué avec moi dans cette ville l'homme qui a tant fait pour assurer à la France le domaine extérieur dont elle s'enorgueillit aujourd'hui, dont la vie politique depuis les jours déjà lointains où il travaillait aux côtés de Gambetta s'est en quelque sorte confondue avec notre histoire coloniale elle-même, et en qui les hommes de ma génération ont accoutumé de saluer avec reconnaissance le chef éminent et respecté du grand parti colonial français.

★★

Bien souvent, dans les conversations d'avant-guerre, on se demandait ce que serait le rôle de nos colonies pendant l'effroyable cataclysme, si le malheur voulait qu'il vint à s'abattre sur le monde. Les uns, les moins portés au pessimisme, y voyaient un poids lourd pour la métropole, contrainte d'y laisser une partie de ses forces dont l'emploi eût été plus utile sur les champs de bataille décisifs de l'Europe; d'autres redoutaient qu'à la faveur des événements où la France serait tout entière absorbée, elles ne se soulevassent à la voix de mécontents ou d'insoumis et ne fussent pour elle la cause de nouveaux soucis, sinon d'une faiblesse fâcheuse; d'autres encore, envisageant une guerre où la France aurait perdu la maîtrise des mers, ne songeaient pas sans émoi à ce que pourrait être le destin de ces terres lointaines abandonnées à elles-mêmes.

Aujourd'hui, les événements ont prononcé, et l'on peut dire qu'ils ont pleinement répondu aux espoirs de ceux qui faisaient toute confiance à nos colonies et protectorats.

D'abord, dans une parfaite unanimité, elles se sont toutes rangées aux côtés de la métropole, prenant part à ses angoisses, à ses douleurs, à ses deuils, et lui apportant par la voix de leurs gouverneurs et de leurs assemblées de toute nature, l'expression d'un attachement que rien n'a fait et ne fera fléchir.

Puis, concentrées sur elles-mêmes, elles ont travaillé à intensifier leur propre vie pour se suffire, dégager la France de soucis qui l'eussent affaiblie, et en même temps, désireuses d'écrire dans cette guerre quelques pages qui leur fussent propres, elles ont attaqué et battu l'ennemi qui veillait à leurs portes.

Enfin, et surtout, elles ont eu le ferme dessein de venir au secours de la mère-patrie en lui envoyant des soldats, des ouvriers, de l'argent, du matériel, des approvisionnements. C'est à examiner ces trois points que je voudrais successivement m'attacher.

### Loyalisme des colonies.

Le 4 août 1914, le Ministre des Colonies adressait aux Gouverneurs généraux et Gouverneurs le télégramme annonçant la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France et à la Russie; il terminait par ces simples mots : « Prenez les dispositions prévues pour cas de guerre. »

A peine la nouvelle fut-elle connue dans toutes ces terres, proches ou lointaines, où flotte le drapeau français, qu'elles furent comme secouées par un long frémissement. Certes, la guerre allait marquer pour elles une heure difficile; surprises en pleine croissance, ayant besoin pour prospérer du concours le plus large de la métropole, elles sentaient par avance tout ce qu'elles pouvaient perdre au cours des événements qui allaient se dérouler; mais elles avaient aussi le sentiment que leur sort devait se jouer avec celui de la France elle-même; et pour qu'elles n'en pussent douter d'ailleurs, l'Allemagne lançait contre la terre d'Afrique, dès le 4 août, ses premiers coups de canon au cours du bombardement de Bône et de Philippeville par le *Breslau* et le *Gaben*.

Aussitôt, un profond mouvement de loyalisme se dessina partout, et tandis que les Européens rejoignaient leurs corps d'affectation, les réservistes indigènes ne se montraient pas moins empressés à répondre à l'appel de la mobilisation. Bien plus, de nombreuses demandes d'engagements volontaires émanées des populations indigènes et de leurs chefs étaient adressées aux autorités. Partout on sentait passer le souffle puissant du plus pur patriotisme, et aux paroles enflammées qui saluaient dans les Chambres françaises nos vaillantes troupes en marche vers les frontières, répondaient par delà les lointains océans, dans des échos prolongés et divers, les proclamations par où se traduisait le sentiment unanime de nos concitoyens, de nos sujets, et de nos protégés.

« Indigènes Musulmans, s'écrie le Gouverneur général de l'Algérie dans un superbe langage, vous aimez à vous proclamer les enfants de la France. Vous rendez hommage aux bienfaits qu'elle a prodigués dans vos tribus. Vous reconnaissez ainsi que vos destinées sont unies à celle de notre nation; vous partagez désormais ses joies, ses dangers, ses aspirations, ses espérances!... Faut-il apprendre à nos ennemis que les Musulmans ont arrosé de leur sang nos champs de bataille; que vos pères ont contracté avec nos soldats la sainte fraternité de l'héroïsme et de la mort; n'aperçoivent-ils pas qu'aujourd'hui encore vos bras et vos cœurs sont confondus avec les nôtres sous les mêmes drapeaux? Elle sera glorieuse, cette vaillante armée! Et quand nos étendards africains rentreront, criblés de balles, mais couronnés de trophées, vous revendiquerez une large part du triomphe!... »

Et pendant que les troupes du 10<sup>e</sup> Corps traversent en toute sécurité la Méditerranée, les appels de notables Musulmans et de présidents de sociétés indigènes se multiplient en faveur des engagements volontaires.

Au Maroc, que la guerre surprenait dans une situation difficile,

même loyalisme des populations. « Nous demeurons prêts, écrit le Sultan au Président de la République, à vous assister dans toute la mesure que nécessiteront les événements, la France et l'empire chérifien étant devenus un seul et même pays. »

Dans une proclamation adressée aux troupes marocaines envoyées en France, il leur demande « de montrer, au milieu des autres troupes, leurs qualités de courage, de bravoure et de hardiesse à l'heure du combat, de prouver à l'ennemi qu'elles sont dignes de la réputation qu'elles ont acquise dans les précédentes campagnes, et de faire revivre en elles les prouesses de leurs ancêtres ».

Et le Résident général rendra plus tard hommage « au concours de sa Majesté le Sultan, du Makhzen, des grands chefs indigènes, et au loyalisme des populations marocaines qui se sont serrées autour de nous, n'ont pas démenti un instant la confiance que nous avons placée en elles, et ont envoyé en France des contingents solides affirmant la solidarité qui unit pour toujours le Maroc et la France ».

L'ardeur ne fut pas moindre chez les paisibles habitants de la Tunisie. « Le Gouvernement du protectorat, écrivent dès la première heure au Résident général les notables d'une importante tribu, nous a comblés de bienfaits depuis 33 ans, et, par conséquent, la France est devenue notre patrie et les Tunisiens sont ses enfants. Quiconque tente de toucher à son honneur touche à l'honneur des Tunisiens et de la Tunisie qui veut demeurer toujours sous l'égide de la France. Par suite, il est du devoir de tout indigène de donner sa vie et ses biens pour l'honneur du drapeau à l'ombre duquel il vit. »

Et plus tard, quand les dirigeants de la Turquie auront, dans un geste d'orgueilleuse folie, proclamé la guerre sainte, le Bey rappellera à ses sujets, dans une imposante proclamation, tout ce qu'ils doivent au gouvernement protecteur; il fera appel à leur inébranlable loyalisme et il les conviera « à ne pas prêter l'oreille aux nouvelles mensongères et à rester calmes, confiants dans la victoire certaine de la France, de ses alliées et de ses protégés; » et là, comme dans toutes nos possessions islamiques, la propagande anti-française subira l'échec le plus complet.

Dans nos deux Afriques, Occidentale et Equatoriale, que la France a moins pénétrées, et où d'ailleurs les populations plus dispersées sont moins sensibles aux événements du dehors, la guerre est accueillie pourtant dans un sentiment mêlé de loyalisme et d'allégresse. « Nous offrons à la France toutes les forces vives de notre ardente jeunesse jusqu'au sacrifice » affirment solennellement au Lieutenant gouverneur du Dahomey les jeunes indigènes de Porto-Novo, et ils lui demandent de les accueillir dans les rangs de l'armée.

Et des confins du désert, de Tombouctou et de Oualata, arrivent à Dakar des adresses de notables où s'affirment « une amitié et

une affection inébranlables pour la France qui leur a apporté la paix, la tranquillité, la justice. »

Et ce n'est pas sans émoi qu'on parcourt les pages des journaux officiels de ces colonies pendant les premiers mois de la guerre. On y retrouve dans les discours prononcés par les Gouverneurs généraux et les Lieutenants-gouverneurs au sein des divers Conseils, dans leurs proclamations aux populations indigènes, dans leurs allocutions aux soldats partant pour la métropole, la traduction du merveilleux état d'esprit des milieux où ils vivent, fait d'attachement à la France, et de foi dans sa victoire.

Notre lointaine Indochine qui a dû à son éloignement même de ressentir moins vivement le contre-coup de la guerre, n'en a pas moins connu dans ses premiers mois les généreuses émotions qu'elle a suscitées dans toutes nos possessions d'outre-mer, et qui se sont traduites, là comme ailleurs, par des manifestations singulièrement touchantes. En tout cas, comme le constatait le Gouverneur général dans un discours au conseil de gouvernement, son loyalisme a été sincère et total; les indigènes ont définitivement compris que l'action de la France dans leur pays a vraiment pour objet « l'amélioration continue des conditions matérielles et morales de leur vie, leur accession aux méthodes de la science moderne, et parallèlement leur participation progressive à la gestion des affaires publiques. Ils l'ont compris, ils nous ont cru, ils ont vu de leurs yeux que même au milieu de cette tourmente nous n'interrompions aucune des œuvres que nous avons entreprises », et dans le souci de voir se développer « la politique à la fois humaine et sage » à laquelle ils devaient tant, ils ont tenu à resserrer encore dans le moment présent les liens les unissant à la France.

Est-il besoin, enfin, de rappeler que nos vieilles colonies ont trouvé dans la guerre une occasion nouvelle d'affirmer leurs sentiments d'attachement indéfectible à la mère-patrie. Les citoyens qui les peuplent ont senti, comme ceux de la France continentale, l'injure de l'agression allemande; ils ont connu les mêmes angoisses, les mêmes enthousiasmes, les mêmes frissons des premiers jours, et la passion généreuse qui les animait a trouvé son apaisement dans l'application à leurs territoires des lois militaires françaises.

Ainsi donc, on peut le dire, la guerre qui, dans la pensée de nos ennemis, devait trouver nos colonies hésitantes, troublées, hostiles même peut-être, raffermi, au contraire, les liens qui les rattachaient à la patrie commune. Sans doute quelques tentatives de rébellion locale, comme il s'en produisait d'ailleurs en temps de paix, se sont fait jour : ici quelques marabouts, impatients de retrouver les profits d'exactions et de pillages auxquels notre domination avait mis fin, ont semé aux confins du désert quelques foyers de révolte ; là, au cœur de la grande île, un vague complot a été déjoué avant même d'avoir pris corps; plus loin, aux frontières laotiennes et yunnannaises, des bandes de pillards organisées sans doute avec de l'argent d'outre-Rhin, ont pénétré sur notre territoire et y ont accompli quelques crimes. Mais toutes ces tentatives

ont été vite réprimées et la tranquillité de ces vastes terres n'a été troublée nulle part profondément. Elles ont poursuivi dans le calme leur vie de labeur, soucieuses seulement d'intensifier les productions dont elles-mêmes et la métropole avaient besoin pendant la guerre.

## Événements de guerre aux colonies.

Un tel état d'esprit devait nécessairement se traduire avant toutes choses par des actes de guerre là, du moins, où la configuration des territoires s'y prêtait. Sur deux points, nos colonies confinaient à celles de l'Allemagne, au Togo et au Cameroun. Quelle tentation pour ceux de nos vaillants soldats qui n'avaient pas la satisfaction de combattre sur notre frontière de l'Est, d'accomplir là-bas un devoir pareil, sinon d'apparence aussi glorieuse; d'ailleurs, nos colonies d'Afrique avaient souffert profondément depuis quelques années de se voir l'objet des convoitises de leurs voisins allemandes, elles avaient senti la menace peser sur elles, et ce fut dans un sentiment bien naturel de sauvegarde personnelle en même temps que de devoir envers la métropole, que formant un faisceau de toutes leurs forces, elles voulurent d'abord planter notre drapeau sur le sol ennemi.

Sans doute ces événements lointains, qui, en d'autres temps eussent passionné l'opinion, n'y trouvèrent pas à leur heure le crédit qu'ils méritaient; le bruit du canon tonnait sur la Marne, sur l'Aisne, sur l'Yser, en Artois et en Champagne emplissait trop nos oreilles pour laisser venir jusqu'à elles les échos affaiblis des luttes africaines. Mais celles-ci aussi eurent leur beauté, leur grandeur, leur héroïsme, et elles sont dans l'histoire coloniale de la guerre une page trop glorieuse pour ne pas mériter ici une brève allusion.

**TOGO.** — La conquête du Togo fut rapide et relativement facile. Dès le 8 août, nos troupes du Dahomey d'abord concentrées dans le cercle de Grand-Popo franchissaient la frontière, et occupaient Petit-Popo et Porto-Séguro, évacués par les Allemands.

En même temps des troupes anglaises venues de la Gold Coast entraient à Lomé. Puis les unes et les autres constituées en une force mixte, aux ordres du colonel anglais Bryant, continuaient leur marche vers le Nord à la poursuite de l'ennemi. Après un combat assez rude livré le 21 août au pont de Chra, elles arrivaient devant le poste de Kamina, important par l'existence d'une station radiotélégraphique en communication avec celle de Berlin, et là elles recevaient le 26 août, sans condition, la reddition des forces allemandes.

Pendant, d'ailleurs, que ces événements se passaient dans le sud de la colonie, des contingents français venus du Haut-Sénégal-Niger envahissaient le Togo septentrional au cours d'un raid audacieux qui les portait tout de suite jusqu'à hauteur de Sansanné

Mango, et ainsi se terminait en quelques semaines la conquête de ce qui avait été le Togoland.

En vertu d'une convention conclue à Lomé, fin août 1914, entre les représentants des gouvernements alliés, le pays est partagé en deux zones confinant l'une à la Gold Coast, l'autre au Dahomey, et qu'administrent respectivement Anglais et Français, en attendant que la paix règle le sort définitif de ces territoires.

Dès ces premières actions, nos tirailleurs sénégalais avaient montré qu'ils n'avaient rien perdu de ces qualités qui les firent les précieux auxiliaires de nos cadres dans les campagnes africaines. Au combat de Chra notamment, une section formée de 1 sergent, 2 caporaux, et 14 tirailleurs avait été mise aux ordres du lieutenant anglais Thomson; au cours d'une action fort rude, le lieutenant fut tué; nos tirailleurs, fidèles à une tradition de leur arme, se refusèrent à abandonner le corps de leur chef, et résistèrent jusqu'à la mort.

« Le combat terminé et l'ennemi en fuite, porte l'ordre du jour de citation du général commandant les troupes de l'Afrique Occidentale, on trouva étendus côte à côte auprès de l'officier anglais le sergent, les deux caporaux, neuf tirailleurs tués et quatre blessés... Unis dans la mort, ils paraissaient encore veiller sur l'officier étranger qu'ils ne connaissaient pas, mais pour lequel ils avaient fait le sacrifice de leur vie, parce que leur chef leur en avait donné l'ordre. »

Magnifique exemple de dévouement qui se reproduira par milliers au cours de la grande guerre.

CAMEROUN. — La campagne du Cameroun fut autrement longue et rude. Il ne s'agissait de rien moins que de conquérir un pays d'une superficie de près de 750.000 kilomètres carrés, soit une fois et demie celle de la France, dans une région difficile, formée pour partie de forêt et de brousse impénétrables, et coupée de rapides et de marais. A ces défenses naturelles, les Allemands en avaient ajouté d'autres, où se trouvaient mises en œuvre les ressources de leur technique, tout comme dans la guerre continentale : fortins et blockhaus avec murs crénelés et abris souterrains, tranchées et boyaux, casemates de mitrailleuses, trous de loup, réseaux de fils barbelés, fossés avec planches garnies de clous, etc...

Et pour accomplir cette œuvre grandiose, avec des difficultés de ravitaillement qu'on peut mesurer en songeant que certaines colonnes ont dû parcourir plus de 1.000 kilomètres, un petit contingent d'une quinzaine de mille hommes avec autant de porteurs dont les effectifs paraissent bien maigres à côté des millions qui s'alignent sur les fronts d'Europe.

Un plan général fort simple présida à l'ensemble des opérations : il s'agissait d'investir ce vaste territoire sur toutes ses frontières, par mer, par la Nigeria anglaise, par le Tchad, l'Oubanghi et le Gabon français, et par le Congo belge; puis les colonnes d'in-

vestissement, refoulant devant elles un ennemi divisé, devaient se rejoindre au cœur même de la colonie.

Dès le mois d'août, ces colonnes s'organisaient sur de nombreux points: celle du Nord, d'environ 1.100 hommes, s'emparait d'abord du poste de Kousseri sur le Chari, sous les ordres du colonel Largaueu, devenu ensuite général, et mort, hélas! glorieusement il y a quelques mois aux confins de l'Argonne; puis commandée par le lieutenant-colonel Brisset, elle allait commencer son raid de plus de 1.000 kilomètres à travers le Cameroun.

La colonne de l'est, aux ordres du général Aymerich, commandant des troupes de l'Afrique équatoriale, forte de 2.500 hommes, comprenait deux groupements: l'un, de la Lobaye, allait avec le lieutenant-colonel Morisson remonter cette rivière et reconquérir les territoires cédés sur ce point en 1911, cependant que celui de la Sangha avec le lieutenant-colonel Hutin, comprenant dans ses rangs 500 Belges, devait gagner le Cameroun après avoir libéré tout le bassin de la Sangha.

Les deux colonnes du Sud, à l'effectif d'environ 1.200 hommes dirigées par le lieutenant-colonel Le Meillour, avaient pour mission de reprendre la portion perdue du Gabon aux confins de la Guinée espagnole et d'envahir le Cameroun par ses frontières méridionales.

A l'ouest, un corps expéditionnaire d'environ 5.000 hommes, porté plus tard à plus de 8.000, formé à peu près par moitié d'Anglais et de Français, et commandé par le général Dobell, assisté pour le contingent français du colonel Mayer, devait s'emparer de la capitale Duala et se porter vers Yaoundé.

Enfin, diverses colonnes anglaises, d'environ 3.000 hommes devaient envahir le Cameroun par la Nigeria et coopérer sur ce point à l'action des troupes françaises.

Ainsi se déroulèrent les événements au cours d'une pénible campagne qui emplit les vingt premiers mois de la guerre, dans une suite de combats incessants où nos ennemis, il le faut loyalement reconnaître, offrirent à nos vaillantes troupes une résistance d'autant plus méritoire qu'ils étaient isolés et ne pouvaient espérer aucun secours du dehors.

Quelques dates, quelques noms, quelques faits d'armes jalonnent l'histoire de la campagne.

La colonne du Nord, après la prise de Kousseri, bloquait Mora, puis ayant pris Maroua, arrivait au début de 1915 devant Garoua, poste important sur la Bénoué, où elle faisait sa jonction avec la colonne anglaise du colonel Cunliffe. Ce poste avait été mis en bon état de défense par les Allemands; 2.000 noirs y avaient travaillé pendant longtemps. Aussi un siège de cinq mois fut-il nécessaire pour le réduire, au cours duquel un canon de 95, venu de Dakar, fit d'excellente besogne; le 10 juin, la garnison allemande se rendait, et quand le lendemain, les troupes alliées pénétrèrent dans la place assiégée, elles furent surprises d'y retrouver en petit une organisation calquée sur les labyrinthes de notre front. Le colonel Bris-

ser s'empara ensuite de N'gaoundéré, Tibati, Yoko, se dirigeant vers Yaoundé.

Entre temps, il avait opéré sa jonction en août 1915, à Koundé, avec la colonne Morisson qui, venue de la Lobaye, avait occupé successivement Carnot et Bania sur la Haute-Sangha, Baturi sur la Kadéi, et après une action très vive, les postes de Moopa et de Doumé-Station, fortifiés sur le modèle de Garoua.

La colonne Hutin avait, de son côté, progressé dans la Basse-Sangha, occupé Nola, fait sa jonction avec la colonne Morisson. Puis, ayant libéré le bassin de la N'goko, elle avait pris Lomié en juin, et se portait vers le nord-ouest.

Le corps expéditionnaire franco-britannique après un heureux débarquement à Duala, avait occupé d'une part Bouea, sur les pentes du Mont Cameroun, ainsi que la voie ferrée du nord jusque Baré, et d'autre part s'était emparée de la voie ferrée du sud jusque Edéa, sur la Sanaga et poussait des pointes dans la direction de l'est.

Ainsi de toutes parts le cercle d'investissement se resserrait peu à peu autour de Yaoundé, où le gouvernement allemand s'était retiré après son départ de Duala.

Il fallait en finir. Dans une réunion tenue dans cette ville, à laquelle, assistaient M. Merlin, Gouverneur général de l'Afrique Equatoriale, et les généraux Aymerich et Dobell, on arrêta les dispositions générales d'une opération concentrique vers Yaoundé. Elle eut lieu dans les trois derniers mois de 1915; au nord, à l'est au sud et à l'ouest les colonnes alliées enlevèrent les divers postes où se maintenait encore la résistance de l'ennemi, et le 1<sup>er</sup> janvier 1916, le colonel Haywood entra à Yaoundé, à la tête d'un corps anglais, cependant que le général Aymerich y arrivait le 8 janvier avec 1.500 hommes de l'Afrique Equatoriale. Les Allemands avaient évacué la ville et s'étaient retirés vers la Guinée espagnole avec ce qui leur restait de troupes indigènes fidèles.

Ainsi se termina cette campagne qui restera l'une des plus belles de toute notre histoire coloniale et dont il faudra faire un jour le récit détaillé, dans un sentiment de piété et de reconnaissance pour ceux qui l'ont menée à bien. On rappellera les marches difficiles dans la forêt profonde, au travers des marais mouvants, sous le grand soleil et la pluie diluvienne de l'Equateur, cependant que la fièvre, fruit des fatigues accumulées et d'une alimentation imparfaite, guette ceux que ne soutient pas une énergie surhumaine; on dira les milliers de combats avec un ennemi bien armé, terré dans ses retranchements, et décidé à résister dans toutes les positions que la nature a fortifiées à son avantage, et ce sera un nouveau et bien mérité monument élevé à la gloire de notre vaillante armée d'Afrique.

Actuellement, tout le Cameroun est évacué par les Allemands, et les deux puissances alliées procèdent, chacune dans la zone dont elle doit assurer provisoirement l'administration, à l'organisation et à la mise en valeur du pays.

L'administration des territoires cédés par la France à l'Allemagne en 1911, a été confiée au Gouverneur général de l'Afrique Equatoriale. Quant à l'ancien Cameroun, la partie occupée par nous a été placée sous l'autorité du général Aymerich, nommé Commissaire de la République française; les services de la justice, des douanes, des câbles, des chemins de fer, des postes et télégraphes, sont assurés par des agents français, et des maisons françaises se sont installées à Duala, où font maintenant escale les paquebots de la Compagnie des Chargeurs réunis, se rendant à Matadi.

En dehors de sa participation à la conquête du Cameroun, l'Afrique Equatoriale (principalement les troupes du Tchad) a prêté son concours à l'occupation anglo-égyptienne du Darfour.

Ce concours a été à la fois indirect, nos troupes s'étant massées sur les confins du Ouadaï pour couper toute retraite possible de ce côté à Ali Dinar, sultan du Darfour, chassé d'El Fasher, et direct, en ce sens que par une action parallèle et simultanée, elles ont pénétré dans le Sila, mettant en fuite son chef Bakhit, auxiliaire d'Ali Dinar, et occupé Goz Beida (mai 1916).

TUNISIE. — Il serait injuste, dans cette revue rapide de l'effort de nos colonies sur leur propre territoire, de ne pas mentionner les opérations entreprises dans l'extrême-sud tunisien en octobre 1915, contre les bandes de pillards tripolitains qui avaient violé notre frontière, et au cours desquelles la garnison de Dehibat a remporté un succès décisif; mais il serait surtout injuste d'oublier l'effort persévérant de notre corps d'occupation du Maroc.

MAROC. — Au moment où la guerre éclata, ce pays était, on s'en souvient, en pleine période de pacification; une action audacieuse de nos armes venait, à l'été de 1914, de nous conduire à Khenifra et à Taza, élargissant ainsi notre emprise dans le Moyen Atlas et unissant enfin le Maroc et l'Algérie par la trouée si longtemps convoitée. Qu'allait devenir ce pays, alors que les tribus soumises hier, encore frémissantes sous une tutelle mal assurée, aspiraient à recouvrer leur indépendance, cependant que celles encore indomptées de l'Atlas et du Rif, rendues plus insolentes par les événements d'Europe et excitées d'ailleurs par les intrigues allemandes, allaient peut-être précipiter leurs attaques?

Le général Lyautey, avec une maîtrise qu'on ne saurait trop admirer, sut faire face à la situation: il garnit fortement ses avant-lignes, Taza-Khenifra-Tadla-Sous, puis il embarqua vers le front français une bonne part de ses meilleures troupes, après avoir mobilisé sur place tous les colons, et reçu de France des bataillons de territoriaux; enfin, il constitua des groupes mobiles, destinés à se porter à tout moment sur les points menacés. Il parvint ainsi à sauvegarder son « armature », et à permettre au Maroc soumis de travailler en paix sous la protection qu'elle lui assurait. L'exposition de Casablanca restera comme la manifestation vivante de cet

« admirable paradoxe d'un Maroc devenu plus prospère pendant et par la guerre ».

Mais quelles belles pages aussi on pourrait écrire en rassemblant les exploits des troupes du corps d'occupation pendant ces longs mois, soit lorsqu'en novembre 1914, elles vinrent effacer sur le sol même qui en avait été le théâtre les souvenirs douloureux de la sanglante surprise d'El Herri, ou lorsqu'au printemps de 1915, par des pressions vigoureuses dans l'Atlas, elles refoulèrent les harkas menaçantes, ou encore au cours de la rude campagne de l'été 1915 qui fit rentrer dans l'ordre les turbulentes tribus du Gharb et de l'Ouergha.

Comme l'écrivait le général Lyautey dans l'ordre relatif à ces opérations, « elles peuvent compter parmi les plus brillantes et les plus heureuses de l'histoire de la conquête du Maroc. »

On peut donc résumer l'action militaire qui s'est poursuivie dans nos colonies depuis le début de la guerre, en disant qu'elle a atteint ce double but d'y maintenir la tranquillité et de conquérir, d'accord avec nos alliés, les territoires voisins où flottait encore le drapeau ennemi. Il n'est pas besoin d'insister pour mettre en valeur l'importance de ces résultats, et ils auraient suffi à coup sûr à mériter à tous ceux qui y ont collaboré : officiers et soldats, administrateurs et colons, chefs et populations indigènes, la reconnaissance de la métropole.

### L'effort des colonies dans la métropole même.

Mais ce n'est là qu'une part de l'effort que nos colonies ont entendu poursuivre pendant la grande guerre où elles sentent bien que leurs destinées se jouent en même temps que celles du monde.

Affirmer dans des manifestations non équivoques leurs sentiments d'affection pour la patrie qui les a faites ce qu'elles sont ; se confiner dans un labeur ardent pour se suffire temporairement à elles-mêmes et n'avoir pas besoin des concours qui leur venaient de la métropole, déborder de leurs frontières, attaquer et battre l'ennemi, c'était bien à leurs yeux. Mais ce n'était pas suffisant. Elles ont voulu faire mieux et elles ont apporté à la France, chez elle, un concours direct qui, plus encore, leur assure toute sa reconnaissance. Ce concours a revêtu une triple forme : militaire, économique, financière.

*Participation militaire.* — Elle s'est traduite par l'envoi en France, dès le début même des hostilités, pour les mettre à la disposition de la défense nationale, de toutes les forces qui n'étaient pas strictement indispensables à la conservation des pays occupés, puis par le recrutement de troupes indigènes en vue de ravitailler les unités constituées et d'en créer de nouvelles.

C'est ainsi que dans les premières semaines de la guerre, avant

que le canon n'eût tonné à Charleroi, une bonne part du 19<sup>e</sup> Corps d'Algérie et de la division d'occupation de Tunisie vint prendre place dans les rangs de notre armée, et comme jadis à Wissembourg les turcos réclamant leur part de sacrifice et de gloire, on vit nos merveilleux régiments d'Afrique, zouaves et tirailleurs, chasseurs et spahis, artilleurs et sapeurs conquérir de nouveaux lauriers. Du Maroc, il nous vint, dès le début, un effectif de plus de trois divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie, deux groupes d'artillerie montée, et la plupart des troupes du génie et des services afférents à ces formations. L'armée noire fut représentée dans les premiers mois de la guerre par plus de 25 bataillons venus d'Algérie, du Maroc, ou de l'Afrique Occidentale. Enfin, de nos diverses colonies en dehors de l'Afrique du Nord étaient accourus plus de 1.000 officiers et 2.500 sous-officiers de notre armée coloniale, trop heureux, après avoir tant guerroyé sur ces théâtres lointains, de pouvoir enfin servir sur le sol même de la patrie.

Par ailleurs, tout ce qu'on avait pu distraire, en fait d'armes et de munitions (fusils, cartouches, canons de campagne, de montagne et de siège avec leurs projectiles) avait été également envoyé pour nourrir notre front de l'Est. Inutile d'ajouter que les remplacements nécessaires ont été opérés depuis.

Qu'a été, dans cet ensemble, l'effort précis des éléments indigènes de nos possessions d'outre-mer ?

L'Algérie, où fonctionnait avant la guerre un système de conscription atténuée, a fourni, à côté de 90.000 citoyens français mobilisés, un nombre un peu moindre d'indigènes, dont la moitié environ provenant d'engagements volontaires. Le Protectorat tunisien a donné un effort à peu près égal, proportionnellement à sa population.

Le Maroc, où nous étions depuis quelques années seulement, ne pouvait nécessairement fournir de pareils contingents. Ses engagés, organisés d'abord en troupes auxiliaires, ont été depuis formés en bataillons de tirailleurs et en régiments de spahis. Comme le porte l'exposé des motifs du projet de loi consacrant cette transformation, cette mesure est à la fois un acte de justice et d'utilité militaire : « L'intelligence, la vigueur et les vertus guerrières des Marocains, l'attachement qu'ils témoignent déjà à l'Etat protecteur, la glorieuse participation qu'ils prennent depuis le mois d'août 1914 à la guerre contre l'Allemagne permettent de penser que les unités marocaines ne le céderont en rien aux troupes algériennes. »

Le développement de l'armée noire était depuis quelques années à l'ordre du jour ; en présence de la crise des effectifs dont souffrait la France, on avait songé à demander au réservoir d'hommes de l'Afrique noire des ressources nouvelles. Malheureusement, cette organisation était encore peu avancée en 1914. Après diverses mesures permettant le recrutement par engagements volontaires, un décret du 8 février 1912 avait fixé à quatre ans la durée du service militaire des appelés, et réorganisé en conséquence les engagements et rengagements.

Opérant avec une grande prudence, on avait décidé de recruter 5.000 hommes par an; mais la campagne du Maroc avait conduit tout de suite à augmenter ces chiffres, et en fait, au 1<sup>er</sup> août 1914, grâce aux efforts du regretté Gouverneur général Ponty, dont le nom restera associé à cette première organisation, les effectifs de tirailleurs sénégalais présents sous les drapeaux et répartis entre Madagascar montaient à environ 32.000 hommes.

Un décret d'octobre 1914 intervint ensuite, qui organisa les engagements pour la durée de la guerre.

Enfin, pour intensifier davantage le recrutement des troupes noires, un autre décret d'octobre 1915 augmenta les primes d'engagement, prévoyant en outre des allocations mensuelles aux familles nécessiteuses des tirailleurs, le tout à la charge du budget de l'Etat; il assurait également une pension aux veuves ou orphelins des tirailleurs tués à l'ennemi.

En même temps, une loi du 19 octobre 1915 prévoyait l'incorporation en Afrique Occidentale, l'Afrique Equatoriale, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie dans les troupes françaises des Sénégalais originaires des quatre communes de plein exercice.

Un décret postérieur de décembre 1915 a étendu à nos diverses colonies les dispositions du décret d'octobre, relatif à l'Afrique Occidentale, en sorte que des engagements pour la durée de la guerre peuvent être souscrits par ceux des indigènes de l'Indochine, de Madagascar, de l'Afrique Equatoriale, de la Côte des Somalis, de la Nouvelle Calédonie, et des Etablissements français de l'Océanie, qui « appartiennent à des populations douées d'aptitudes militaires reconnues, et qui présentent toute la vigueur physique nécessaire pour pouvoir prendre effectivement part à des opérations en Europe ».

Enfin, nos vieilles colonies, Guadeloupe, Guyane, Martinique et Réunion, où les lois militaires de la métropole ont été mises en application depuis la guerre, ont envoyé aux armées une quinzaine de mille hommes. L'Inde française, malgré le régime spécial où elle se trouve à cet égard, a voulu elle aussi collaborer à cette œuvre.

En telle sorte que, dans l'ensemble, l'effort fait jusqu'ici par les colonies avec leurs ressources humaines propres s'élève à plusieurs centaines de milliers d'hommes.

Quel a été le rôle au feu de ces troupes? Ont-elles répondu aux espoirs que la France avait mis en elles?

L'histoire établira un jour qu'elles les ont largement dépassés, et ce sera un livre d'or singulièrement riche que celui où s'inscriront en détail les glorieux faits d'armes de nos contingents indigènes à Charleroi, sur la Marne, sur l'Aisne et sur l'Yser, en Champagne, en Argonne et en Artois, aux Dardanelles et à Verdun, sous les ordres de chefs dont il suffit d'évoquer quelques noms, tel celui de l'éminent général Gouraud, pour établir que les expéditions colo-

niales ne constituaient pas une vaine préparation à la grande guerre européenne.

Pour l'instant, on ne peut que lire avec un profond émoi les citations où ils se résument en quelques lignes hâtives, et où l'on voit défiler, à côté d'un très grand nombre d'indigènes isolés, presque toutes les formations ayant pris part à la guerre.

Voici la première division de marche du Maroc citée à l'ordre du jour de l'armée « pour la vaillance, la bravoure, l'énergie, et la ténacité dont elle a fait preuve aux combats des 28 août, 6, 7, 8 et 9 septembre 1914 », et où tous, zouaves, coloniaux, tirailleurs, ont fait d'une façon admirable leur devoir.

Voici les groupes d'éclaireurs des 1<sup>er</sup> et 4<sup>o</sup> régiments de marche de spahis qui « chargés de l'attaque d'un ouvrage allemand très fortement organisé, se sont formés pour l'assaut avec autant de calme qu'au terrain de manœuvre, se sont élancés à l'assaut, officier en tête, avec une fougue et un courage admirables; ont occupé la plus grande partie de l'ouvrage, s'y sont maintenus avec un mépris absolu du danger, malgré les fortes pertes que leur a fait subir le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemande ».

Voici encore la 3<sup>e</sup> brigade marocaine (9<sup>o</sup> régiment de zouaves et 1<sup>er</sup> régiment mixte de zouaves et de tirailleurs), le 1<sup>er</sup> régiment de marche colonial, le bataillon de légion du 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique, les 4<sup>o</sup> et 7<sup>o</sup> régiments de tirailleurs de marche, le régiment de tirailleurs marocains de la 1<sup>o</sup> division, etc..., etc... Et toujours d'aussi glorieux motifs : ont enlevé à la baïonnette avec un entrain superbe les positions ennemies, traversé sans s'arrêter plusieurs lignes successives de tranchées, et résisté sur le terrain conquis malgré de vigoureuses contre-attaques et un bombardement intensif.

En remettant un drapeau au régiment de tirailleurs marocains, le Président de la République, le confiant à sa garde, disait en évoquant le passé «... Vous avez lutté du 6 au 10 septembre au sud des marais de Saint-Gond, vous avez repoussé les assauts opiniâtres de la garde prussienne et prêté à la victorieuse manœuvre de la neuvième armée un concours d'une valeur capitale. Plus tard, au mois de janvier, une de vos brigades combattait héroïquement dans la région de Nieuport; le 7<sup>o</sup> tirailleurs pénétrait d'un bond dans les tranchées du Polder et une de ses sections qui avait enlevé la Grande Dune se faisait tuer sur place jusqu'au dernier homme pour ne pas reculer... »

Et un vaillant capitaine qui a perdu un bras aux Dardanelles, appréciant l'attitude des tirailleurs sénégalais auxquels il commandait, m'écrit : « Leur allant a été le même que celui qui a fait la réputation de leurs aînés, et ils se sont montrés une troupe de choc de premier ordre quand ils se sont jetés à la mer devant Koum-Kaleh pour prendre le village à la baïonnette... Leur docilité a été exemplaire, et ils ont toujours quitté leurs abris au signal donné pour bondir en avant... Leur ténacité a été parfaite, tant qu'ils ont

eu des cadres qu'ils connaissaient... Ils ont été dévoués et attachés à leurs chefs comme il est de tradition chez eux, et nombreux sont les exemples de tirailleurs obscurs exposant leur vie pour sortir de la mêlée leur officier ou leur chef de section tombé... »

On pourrait ainsi multiplier à l'infini les exemples de bravoure et d'audace donnés sur les champs de bataille par nos contingents indigènes, et comme l'écrivait éloquemment M. le Sénateur Henry Bérenger dans son rapport sur leur recrutement : « La France en armes a compté parmi ses meilleures troupes de choc les formations indigènes et les contingents coloniaux. Le sang nouveau des races jeunes a coulé à flot lorsqu'il lui a fallu tout à coup s'offrir avec le vieux sang gaulois pour la défense et le maintien de la patrie menacée. Aussi la même sépulture abrite-t-elle aujourd'hui, depuis la capitale jusqu'à la frontière, nos fils de la métropole et nos enfants des colonies, blancs de Gaule, noirs d'Afrique, bruns de Berbérie, jaunes d'Asie et citoyens de couleur des Antilles. »

Sans doute nos ennemis nous reprochent amèrement d'avoir fait, sur les champs de bataille d'Europe, une place aux représentants de ces races indignes, à leurs yeux, d'y être admises, et on se rappelle la campagne violente qu'ils menaient avant la guerre contre l'extension de nos contingents de l'Afrique du Nord, et l'organisation d'une armée noire.

Ah! si la France avait nourri le dessein de faire servir ces forces, empruntées aux races les moins imprégnées de civilisation, à une agression sur le sol de la vieille Europe, oui certes elle eût mérité ces reproches. Mais de quoi s'agit-il donc, dans le conflit actuel, déchainé contre son gré, sinon du salut même de la civilisation représentée par le respect des traités, la dignité des peuples, le droit à la vie de toutes les nationalités ? Et n'est-ce pas au contraire un spectacle singulièrement émouvant et dont l'histoire dira plus tard la beauté que celui de toutes ces races de couleur, accourues sous nos drapeaux, dans le sentiment obscur, mais certain, de combattre pour un idéal supérieur, et aussi de marquer leur reconnaissance aux frères aînés qui ont apporté à leur pays la tranquillité, la sécurité et la justice; et n'est-il pas tout à notre honneur, en se plaçant au point de vue supérieur qu'envisagent les philosophes d'outre-Rhin, que les fils de nos adversaires d'hier, nous aient apporté le concours de leur épée, comme l'émir Khaheb, petit-fils d'Abd-el-Kader, capitaine de spahis, ou Ibrahim Dinah, Salifou, fils de l'ancien roi de Guinée, nommé sous-lieutenant au feu et décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur, ou Abd-el-Kader Mademba, fils du fama de Sansanding, fait également sous-lieutenant aux Dardanelles, ou l'agha Shraoui, commandant d'un escadron de spahis ?

Donc, ne soyons pas émus des reproches qui nous ont été adressés, et persuadons-nous au contraire que c'est, comme le disait naguère au Conseil général du Sénégal le Lieutenant-gouverneur, « un des plus beaux titres de gloire de la troisième République, la justification de son œuvre coloniale inspirée d'un caractère libéral et profondément humain, d'avoir à ce point pénétré des populations

conquises hier par la force, qu'elle ait pu y trouver si rapidement et en nombre considérable des défenseurs de son sol et de son indépendance ».

Il faut ajouter encore, s'agissant des ressources en hommes mises à la disposition de la métropole par les colonies, que la participation s'est faite aussi sous forme de main-d'œuvre. Dans une guerre comme celle que nous menons, où toutes les forces vives de la nation sont sous les armes, et où cependant il faut tout à la fois assurer la vie économique du pays et pourvoir à la fabrication d'un matériel qui dépasse en quantité ce que l'imagination la plus audacieuse pouvait prévoir, une main-d'œuvre formée d'hommes dans la force de l'âge est précieuse. Ici encore, il était naturel que les colonies fissent un effort.

Au cours de mai, plus de 30.000 travailleurs coloniaux étaient occupés dans les établissements de l'Etat ou les usines privées travaillant pour la guerre, dont notamment 15.000 venus de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Maroc), et 15.000 de l'Indochine.

Ils étaient répartis suivant leurs aptitudes dans des usines installées de préférence dans le midi : écoles d'aviation de Pau, Cazaux, Châteauroux, Avord, etc..., arsenaux de Tarbes, Toulouse, Castres, etc..., poudreries de Saint-Médard, Toulouse, Saint-Chamas, Bassens, Bergerac, Salins de Giraud, etc..., forges de Firminy, Saint-Chamond, etc..., ateliers de chargement de Vénissieux, Moulins, Montluçon, etc...

D'autre part, un certain nombre d'hommes, des Kabyles surtout, ont été mis à la disposition de l'agriculture, et depuis quelques jours, des Annamites travaillent à la vigne dans les départements du midi.

Le recrutement se poursuit d'ailleurs de toutes parts, en même temps que se généralise leur emploi. On a fait observer notamment que nos sujets d'Extrême-Orient, excellant aux opérations délicates où l'adresse surtout importe, ayant la douceur nécessaire au maniement des blessés, réussiraient fort bien dans les services sanitaires, et 8.000 environ ont été recrutés à ces fins.

De Madagascar également sont venus des travailleurs qui trouvent dans les services du génie et de l'intendance l'utilisation de leurs aptitudes naturelles.

L'Afrique Occidentale qui a fait un effort militaire considérable, a voulu, d'autre part, apporter un concours précieux à l'armement en fournissant aux navires de commerce des marins et chauffeurs indigènes.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la Nouvelle-Calédonie et Tahiti d'où ne nous viennent des métallurgistes, mineurs et terrassiers, encore que cependant l'industrie locale qui travaille en quelque manière pour la défense nationale absorbe la plus grande partie de la main-d'œuvre disponible.

Est-il besoin de dire que toutes les mesures sont prises pour

assurer à nos aides coloniaux tout le bien-être possible. Des précautions sont arrêtées dans les ports d'embarquement pour ne laisser partir que des hommes en état d'entreprendre le voyage et d'assurer les services attendus d'eux; des dispositions analogues sont prévues à l'arrivée pour leur ménager toutes les transitions nécessaires; dans leurs résidences, le vêtement, la nourriture, l'hygiène, sont particulièrement surveillés; enfin, il y a quelques semaines, le dévoué directeur des troupes coloniales au ministère de la guerre, M. le général Famin, inaugurait à Marseille un nouvel hôpital indochinois où nos collaborateurs d'Extrême-Orient, malades ou blessés, trouvent tous les soins nécessaires.

Par surcroît, on organise en ce moment dans les villes où résident un grand nombre d'Annamites des « foyers » restituant pour eux la petite patrie absente, et je suis heureux de saluer particulièrement les efforts faits dans ce sens à Toulouse sous la haute inspiration de mon excellent ami et ancien collaborateur, M. le Gouverneur général Albert Sarraut.

Et ainsi, quand ces travailleurs coloniaux, après un séjour en France où leur aura été assuré un bon état de santé, rejoindront leur famille, ils y apporteront, avec un sérieux pécule, un souvenir attendri de la mère-patrie.

\*\*

*Participation économique.* — Le concours en hommes donné à la France par ses colonies est assurément celui qui devait lui être le plus sensible; le dévouement et le sacrifice ne peuvent emprunter une forme plus haute. Mais il serait injuste de méconnaître l'importance des ressources en vivres et en matières premières qu'elle a également tirées de ses possessions d'outre-mer, et dont l'heureuse multiplicité reflète la variété des climats et des latitudes d'où elles proviennent.

L'Afrique du Nord, dont la situation économique générale a fait de si grands progrès depuis quelques années et qui a vu notamment développer, dans des conditions très heureuses, les produits de son agriculture, a exporté en France des quantités importantes de céréales, de laines, de vin, de primeurs, et comme jadis elle avait été le grenier de l'empire romain, elle vint pour une bonne part remplacer dans l'économie nationale les régions occupées par l'ennemi.

L'Algérie a exporté en France en chiffres arrondis, 290.000 tonnes de blé, 185.000 tonnes d'orge, 168.000 tonnes d'avoine, 13.400.000 hectolitres de vin, 180.000 quintaux de laine, plus de 2.500.000 moutons, 60.000 têtes de bétail bovin, 9.000 chevaux et mulets.

La Tunisie, en dehors des matériaux pour habillement, équipement, campement, nous a envoyé près de 100.000 tonnes de céréales diverses, sans parler de celles qu'elle a exportées vers l'Angleterre et l'Italie.

Enfin, le Maroc, par un miracle vraiment inattendu, venait lui aussi, au secours de la mère-patrie alors que sa pacification n'était même pas achevée, et comme le disait le Résident général en inaugurant l'été dernier l'exposition d'horticulture de Casablanca: « Alors que depuis dix mois, sur tant de champs du monde, la vieille terre nourricière des hommes n'a plus été labourée que par des obus, n'a plus été creusée que pour des tombes, n'a plus reçu que des semences de mort, ici ses entrailles fécondes n'ont été ouvertes que pour en faire sortir plus de vie et plus de vie encore: des routes, conditions premières de l'échange et de la richesse, ces fruits, ces légumes et ces grains dont la métropole recevra le secours inespéré, ces fleurs pour que nous les donnions à brassées à ceux qui vont au combat, à brassées plus pleines encore à ceux qui en reviendront victorieux ». Et le Maroc nous envoyait plus de 120.000 tonnes de céréales diverses, 30.000 quintaux de laine, et des millions d'œufs.

C'est au total plus de 10.000.000 de quintaux de céréales mis à la disposition des alliés par nos possessions de l'Afrique du Nord, chiffre non négligeable, au moment où leurs communications avec la Russie sont si difficiles, et où le cours élevé des frets rend si coûteuses les importations du sud Amérique.

L'Indochine, dont les relations avec la métropole ont été si restreintes pendant de longs mois, a su pourtant lui faire parvenir d'importants produits : 360.000 tonnes de riz ou dérivés, 115.000 tonnes de maïs, puis, pour les fabrications de la guerre, tout l'alcool disponible de sa production locale, diverses essences de bois, du caoutchouc de Cochinchine, du coton du Cambodge et 30.000 tonnes de minerais divers du Tonkin (minerais d'antimoine, de zinc, de plomb, etc...)

Au surplus, ces envois ne constituaient pas seulement un ravitaillement précieux pour la France; il s'y joignait un acte de solidarité plus étroite qu'elle doit connaître. Dans son discours au conseil de gouvernement de 1915, M. Roume disait : « Il nous a paru qu'une situation relativement prospère de la colonie lui imposait des devoirs particuliers envers la mère-patrie, au milieu de la crise sans précédents qu'elle traverse, alors que son or s'écoule à flots pressés en même temps que son sang. C'est dans ce sentiment de piété filiale que nous vous proposons de prendre à la charge du budget général de l'Indochine, par imputation sur sa caisse de réserve, les dépenses en approvisionnements que nous avons effectuées ou engagées jusqu'à cette date pour le compte de la métropole et qui s'élèvent au chiffre approximatif de 4.245.000 piastres, soit 11.037.000 francs. »

Il y a là un geste que la France ne pourra pas oublier.

L'Afrique occidentale et l'Afrique équatoriale, ont été, elles aussi, mises largement à contribution dans leurs productions essentielles: arachides du Sénégal et coprah des côtes du golfe de Guinée; caoutchouc du Congo, de la Côte d'Ivoire et de la Guinée, si indispensable pour le développement des services automobiles; bois précieux ou communs du Gabon et de la Côte d'Ivoire, dont les

besoins s'accroissent à mesure que s'épuisent les réserves locales et que s'accumulent les désastres de la guerre à réparer demain; coton pour la fabrication des poudres; enfin bétail des savanes soudanaises, dont plus de 50.000 têtes ont été, soit transportées dans la métropole sur pied, soit abattues sur place et transformées en viande frigorifiée dans l'importante usine de Lyndiane.

Madagascar, dont la situation économique a surtout souffert de n'avoir pas reçu de la métropole les objets manufacturés nécessaires, et de n'avoir pas eu à sa disposition des services maritimes suffisants pour assurer l'exportation des produits de son sol, a largement collaboré, elle aussi, à l'œuvre de ravitaillement sous l'active impulsion de son chef, M. Garbit. La France a reçu d'elle 200.000 quintaux de viande frigorifiée et 20.000 quintaux de conserves (actuellement cinq usines en plein fonctionnement abattent ensemble un millier de bêtes par jour); 8.200 quintaux de haricots; 730 quintaux de gomme copal; enfin et surtout, du graphite, dont le rendement mensuel moyen porté à 1.000 tonnes, va être doublé, en vue de pourvoir aux besoins des usines de guerre des alliés.

Nos trois vieilles colonies de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion sont par excellence des terres sucrières, chaque campagne leur assure une production globale de 105.000 à 110.000 tonnes; à ce chiffre se sont élevées les quantités de sucre mises par elles à la disposition de la métropole, ressources particulièrement précieuses depuis l'envahissement d'une partie de ses terres à betterave. Elles ont fourni par surcroît du rhum, des tapiocas et féculs, du café, du cacao.

La Guyane est venue renforcer notre encaisse métallique par l'envoi de 3.800 kilogrammes d'or; elle y a joint de la gomme de balata et des peaux de bœufs.

La Nouvelle-Calédonie nous a été d'un secours particulièrement puissant en extrayant de ses mines et faisant parvenir à nos usines de guerre plus de 100.000 tonnes de minerais de nickel et plus de 130.000 tonnes de minerais de chrome.

Enfin, l'Inde française par l'exportation de ses arachides et de ses tissus, la Côte des Somalis par celle de ses cafés et de ses peaux, Saint-Pierre-de-Miquelon par celle de ses morues, se sont associées dans la mesure de leurs ressources au ravitaillement de la France.

Ainsi se résume par ces quelques chiffres l'effort économique, indispensable dans certains de ses éléments, précieux dans tous, qui a été poursuivi par les colonies depuis le début de la guerre.



*Participation financière.* — Elles n'ont pas manqué, d'ailleurs, d'y joindre un effort financier qui mérite, lui aussi, d'être évoqué dans ses grandes lignes.

La guerre, est-il besoin de le rappeler, a eu de graves répercussions sur la situation générale des colonies : la mobilisation

d'un grand nombre d'agents métropolitains indispensables à la bonne marche des comptoirs, des exploitations agricoles et des usines, la fermeture des marchés en territoire ennemi, et aussi, hélas, dans nos régions envahies qui commerçaient si activement avec nos possessions lointaines, le resserrement du marché français absorbé presque tout entier par les œuvres de guerre, enfin, la pénurie et la cherté des frets rendant difficiles et coûteuses les importations de produits manufacturés nécessaires à la vie locale, autant de causes qui ont agi sur la production, et influencé la marche générale des affaires, la richesse publique, l'état des banques et des budgets.

Pourtant ces effets ont été variables. Ici ils ont été moins sensibles : l'Indochine par exemple, grâce à ses récoltes merveilleuses de riz, à la variété de ses industries, et aussi, il faut le dire, à sa situation dans les régions d'Extrême-Orient où n'arrive pas le bruit du canon, a jusqu'ici supporté avec une grande aisance les difficultés de la guerre. La plus-value du budget général par rapport aux prévisions budgétaires a été de plus de 8.000.000 \$ en 1914 et de plus de 5.000.000 \$ en 1915 (sur un total d'environ 42.000.000 \$). De même la situation financière de Madagascar reste bonne, et le budget de l'exercice 1915 se solde par un excédent de 4.500.000 fr. environ. Enfin, nos vieilles colonies, favorisées par les cours élevés du sucre, ne souffrent pas trop, elles non plus,

Ailleurs, ces mêmes effets se font sentir plus profondément : l'Algérie, dont la vie est si intimement mêlée à celle de la France, reçoit le contre-coup direct des événements qui s'y passent, et comme jadis elle avait souffert quand ses communications avec la métropole étaient suspendues ou restreintes, elle est plus sensible encore cette fois aux effets de cette même cause. Mais elle est une grande personne, qui a son crédit, son système d'impôts, et elle surmonte avec courage et bonne humeur les difficultés de l'heure : elle a pourvu au déficit de 1914 au moyen des excédents de 1913 ; elle a paré à celui de 18.000.000 de francs de 1915 avec ses fonds de réserve, et le produit de bons du Trésor, émis par elle, et escomptés par la Banque de l'Algérie, enfin, elle équilibre son budget de 1916 par ces mêmes bons et la création ou le relèvement de certaines taxes.

L'Afrique Occidentale dont le budget général était alimenté presque exclusivement par des droits de douane a vu, tout naturellement, sa situation financière atteinte par la restriction des importations, et le Parlement lui a consenti une ouverture de crédit de 15.500.000 francs sur le Trésor public, sous forme d'avance remboursable ; mais il est à remarquer que grâce à la bonne tenue des budgets locaux, à la politique d'économies largement pratiquée et enfin à une sensible reprise des affaires, toutes les charges de la colonie ont pu être assurées jusqu'ici sans qu'il ait fallu faire appel à l'avance de la métropole.

Enfin, faut-il ajouter que l'Afrique Equatoriale absorbée en quelque sorte par la guerre du Cameroun, privée de ses exportations de bois dans les ports allemands, a vu, elle aussi, se

resserrer ses plus-values budgétaires; pourtant, comme le constate son Gouverneur général M. Merlin « elle n'en a pas moins réussi à maintenir la vie économique sur toute l'étendue de son territoire à pourvoir à tous les besoins financiers par ses propres moyens et par ses réserves, sans être obligée de faire appel au concours de la métropole ».

Malgré toutes ces difficultés, nos colonies ont eu la coquetterie de participer à l'effort financier formidable qu'impose la guerre à la France !

Elles ont répondu d'abord à ses appels au crédit en souscrivant aux bons et obligations de la défense nationale ainsi qu'à l'emprunt 5 o/o, par l'intermédiaire de leurs caisses publiques ou de leurs établissements de crédit (Banque d'Algérie et succursales dans l'Afrique du Nord des banques métropolitaines, Banque d'Indochine, Banques d'Afrique Occidentale et d'Afrique Équatoriale, Banques privilégiées des Antilles et de la Réunion).

L'Algérie a souscrit au total, d'après le rapport récent de M. Lutaud aux Délégations financières, pour une somme de 370.600.000 francs; la Tunisie figure pour 72.000.000 francs. La Banque de l'Indochine qui dessert, en même temps que notre grande colonie d'Extrême-Orient, l'Inde française, la Côte des Somalis, la Nouvelle-Calédonie et les Etablissements français d'Océanie, déclare dans le récent rapport de mai 1916 du conseil d'administration à l'Assemblée générale, que le montant des souscriptions recueillies par ses succursales et agences atteint le chiffre de 146 millions.

D'autre part, emportées par le grand courant de générosité qui s'est développé au cours de la guerre, et qui a mis d'immenses ressources au service de toutes les détresses et de toutes les misères, nos colonies ont voulu aussi marquer leur place dans ce tableau de la bienfaisance. Un comité constitué à Paris pour répartir les subventions, souscriptions et dons recueillis chez elles pour les victimes de la guerre avait reçu, au début de mai dernier, près de 11.000.000 de francs. Dans ce chiffre l'Indochine s'inscrivait pour 5.370.000 francs, Madagascar pour 2.648.000 francs, l'Afrique Occidentale pour 1.176.000 francs, et toutes à la suite venant occuper une place en rapport avec leur importance.

Par ailleurs, elles prenaient aussi une part notable à l'organisation de ces nombreuses « journées » en faveur de diverses infortunes: Belges, Départements envahis, Orphelinat des armées, etc., etc.

L'Algérie, d'après les chiffres du Gouverneur général, a donné plus d'un million pour ces diverses « journées ». Ses départements et ses communes ont versé plus de 3 millions, et la charité privée s'est multipliée dans toutes sortes d'œuvres comme d'ailleurs en Tunisie et au Maroc: orphelins de la guerre, réfugiés, secours aux blessés militaires, sociétés locales de la Croix-Rouge s'occupant des soldats au front, des blessés dans les hôpitaux, des familles de mobilisés, bref s'associant à ce merveilleux effort de solidarité qui

restera comme la fleur de cette guerre, et qui aura tant fait pour en adoucir les souffrances et les douleurs.

A ce mouvement de générosité, les indigènes d'ailleurs s'associent largement, et ils donnent parfois à leur geste une bonne grâce qui en relève encore le prix: ce sont des envois de vin, d'huile, de noix de Kola, d'oranges, de citrons, de dattes, de tabac, de tous ces produits mûris au grand soleil qui apportent avec eux, au front ou dans les hôpitaux, un peu de cette variété dont nos « poilus » sont si friands.

\*  
\*\*

Ainsi se présente à grands traits, avec les oublis que comporte une étude si hâtive, l'effort accompli pendant ces vingt mois de guerre par nos colonies pour aider la France dans les heures graves qu'elle traverse. Effort complet, effort total, matériel et moral, effort des bras, des cerveaux et des cœurs. Comme l'écrivait récemment M. Bousсенot, député de la Réunion, dans une étude très documentée sur la participation des colonies à la guerre: « Ceux qui avaient pu jadis mettre en doute l'utilité des colonies et marquer un certain scepticisme à l'égard de leurs facultés contributives à la puissance de la métropole, doivent aujourd'hui convenir de leurs erreurs, de leurs torts, et reconnaître l'inexactitude, l'imprudence et l'injustice de leurs affirmations... En ces tragiques circonstances, la France, qu'elle soit en Europe ou qu'elle apparaisse aux points des divers continents où ses enfants ont planté son drapeau, est restée une et indivisible. »

Et ce n'est pas le côté le moins grandiose de cette guerre, qu'à la voix des peuples qui se sont levés pour défendre l'honneur et la dignité du monde, soient accourus des hommes de tous les continents; et de même que l'Angleterre peut s'enorgueillir d'avoir vu ses dominions et ses colonies mettre à sa disposition leurs puissantes ressources, de même la France doit être légitimement fière du concours qu'elle rencontre chez tous ses sujets et protégés.

Comme le disait il y a quelques mois à la tribune de la Chambre l'éminent ministre des Colonies, M. Doumergue, « les colonies ont bien mérité de la mère-patrie ».

Elle saura s'en souvenir, et demain dans la paix restaurée, elle voudra leur apporter les éléments indispensables à un développement économique toujours plus intense, en même temps que, par une politique indigène plus large, plus libérale, plus confiante, elle montrera aux peuples qui les habitent que sa reconnaissance n'est pas un vain mot.

\*\*

Salut à vous, vaillants coloniaux d'hier qui valez à votre patrie cette suprême consolation, à vous, explorateurs et soldats, ingénieurs et colons, administrateurs et politiques, à vous, les de Brazza, Flatters, Crampel, Foureau, Gentil, les Jean Dupuis, Francis Garnier, Henri Rivière, les Faidherbe, Courbet, Borgnis-Desbordes, Lamy, Largeau, Galliéni, les Ferry, Paul Bert, Ponty et tant d'autres dont je m'excuse de ne pas rappeler les noms glorieux.

Quand vous partiez pour vos découvertes, vos conquêtes ou votre administration, c'est l'amour de la patrie qui vous poussait. Vous vouliez que dans l'effort de colonisation qui portait les vieux pays d'Europe vers ces terres mystérieuses et lointaines, la grande blessée de 70 eût une place honorable; vous vous disiez que par la douceur de sa civilisation, la puissance de son génie, la splendeur de son histoire, elle méritait bien d'amener à l'ombre de son drapeau quelques-uns de ces peuples encore attardés dans leur première enfance.

Et voici qu'à l'heure même où elle se trouve engagée dans le plus redoutable conflit qu'elle ait jamais connu et où se joue son destin, ces peuples se retournent vers elle d'un même élan, et lui apportent, avec leurs forces matérielles encore trop débiles à leur gré, leur concours moral et la tendresse de leur affection.

Salut à vous, vaillants coloniaux, vous surtout qui dormez votre dernier sommeil dans ces terres lointaines arrosées de votre sang. Apprêtez-vous à tressaillir dans votre tombe, car demain, quand la victoire définitive aura couronné ses étendards, la France reconnaissante se tournera vers vous, elle vous dira que vous fûtes vous aussi les artisans directs de sa victoire et comme vous fûtes à la peine, vous serez à l'honneur.

---

# APPENDICE

\*\*\*\*\*

Le comité l'Effort de la France et de ses alliés avait invité M. Albert Lebrun, député, ancien ministre des Colonies, à faire à Toulouse, le 24 juin 1916, une conférence sur l'effort colonial français. Cette manifestation qu'avait bien voulu consentir à présider M. Eugène Etienne, député, ancien ministre de la guerre, avait lieu dans la salle du théâtre du Capitole. Autour de MM. Etienne et Albert Lebrun avaient pris place MM. Ellen Prévost, député, Saint, préfet de la Haute-Garonne, Rieux, maire Martin, premier président, Vermeil, procureur général, le Général Kopp, MM. Klehe et Mazelier, consuls de Belgique et d'Italie, Mireur, secrétaire général de la Préfecture, les intendants Mouret et Roy, Prost-Maréchal directeur du service de santé, Montagut et Clavières, conseillers de préfecture, Cazelles, inspecteur d'académie, Vigneaux, adjoint, Bonnafoux, directeur de la Poudrerie, Gaubert, secrétaire général de la Mairie et J.-P. Trouillet, directeur de la *Dépêche Coloniale*.

En ouvrant la séance, M. Etienne présente M. Paul Labbé, secrétaire général du Comité, qui a défini en excellents termes le but de l'œuvre entreprise.

M. Eug. Etienne a ensuite prononcé l'allocution suivante :

## ALLOCUTION DE M. ETIENNE

Mesdames,  
Messieurs,

Ai-je vraiment besoin de vous présenter et l'éminent conférencier que vous êtes venus entendre et le sujet de sa conférence ?

Qui de vous ignore que M. Albert Lebrun est, au Parlement, le très distingué représentant d'une des plus riches régions métallifères du monde, la région bien connue de Briey, que sa richesse même et sa situation en vedette sur la frontière devaient, nonobstant la magnifique résistance de la vieille place forte de Longwy, livrer aux premiers et furieux assauts de l'ennemi ?

Mais pour vous exposer une des parties les plus mémorables du grand œuvre commun de toutes les forces de liberté et de civilisation dressées pour sauver la France, l'Europe et le monde de la

barbarie et du servage teutons, ce Lorrain, dont le cœur saigne avec sa terre natale, avait des titres plus particuliers, que j'ai à peine besoin de rappeler.

C'est donc avec tout son cœur qui a appris à aimer et à bien connaître les colonies, avec toute la vive lucidité de son esprit vaste et méthodique, comme aussi, vous allez en juger, avec l'élégance fine et grave de son éloquente parole que M. Albert Lebrun va vous dire la part qui revient, dans la formidable tâche commune, à nos coloniaux de toute origine, de toute race, de toute couleur, c'est-à-dire à tous ceux qui, Français de nos colonies ou voisins ou lointaines, le sont par les liens du sang ou le sont devenus par le don définitif de soi-même à notre France, à la France héroïque et grande qui répond pour eux à ce nom doublement doux et doublement cher de Mère-Patrie.

Demain, Messieurs, quand la paix du Droit dressera au-dessus de la mêlée sa face auguste, toute pâle du sang versé pour en payer la rançon, le zèle empressé des historiens s'attachera sans nul doute à démêler du chaos des documents et des hypothèses la vérité des origines et des buts de l'agression teutonnes.

Mais, sans attendre le travail minutieux et lent de ces chercheurs futurs, et malgré les ténèbres accumulées, avant comme pendant la guerre, par la puissance du mensonge germain autour des abîmes insondables de la pensée allemande, la France sait déjà, de toute la certitude de son clair esprit désormais rebelle aux chimères, quels étaient les mobiles essentiels des auteurs responsables de cette effroyable tragédie.

Et nous, coloniaux, nous savons surtout que, parmi les objectifs poursuivis par la conjonction de toutes les volontés allemandes, par l'accord secret de toutes les Allemagnes, l'Allemagne des gouvernements et des casernes comme l'Allemagne des universités et des usines, les convoitises allumées dans tous les cerveaux, par la conviction d'une facile victoire, tendaient toutes ensemble à l'écrasement de la France et, par cet écrasement même, à lui arracher tous les plus beaux fleurons de sa couronne coloniale.

Et ce plan satanique correspondait expressément à une conception politique d'apparente modération européenne destinée à masquer les vues d'hégémonie germaine et à endormir les inquiétudes des autres puissances, qui seraient devenues complices inconscientes du crime avant d'en être plus tard les victimes résignées.

Dans leur mentalité, où la lourdeur psychologique se combine et se confond avec la plus outrecuidante confiance en soi, les auteurs du guet-apens, à l'heure même où ils se décidaient à l'action et, trop avancés pour reculer, se démasquaient sans vergogne, n'hésitaient pas à avouer — rappelez-vous cet entretien mémorable du chancelier allemand avec l'ambassadeur anglais — quel était l'objet précis et soi-disant limité de leurs convoitises à l'égard des colonies françaises, sur lesquelles, par l'inaction même de l'Angleterre qu'ils s'efforçaient de gagner au rôle de spectatrice bienveillante, ils comptaient mettre inopinément et sans peine leurs lourdes mains promptes à la curée.

Mais vous savez par quel juste retour des choses d'ici-bas, par quel prodigieux renversement de leurs calculs, ces maîtres de l'heure allemande, qui se promettaient d'être les heureux agresseurs et les faciles conquérants de nos colonies, se sont trouvés sur ce terrain condamnés à une défensive immédiate qui s'est tournée en véritable déroute coloniale. Et les uns après les autres, îles, archipels, territoires continentaux que couvrait le pavillon teuton en Asie, en Afrique et en Océanie sont tombés en la possession des vaillantes troupes françaises, anglaises, belges ou japonaises qui les avaient attaqués. Et l'Afrique Orientale allemande, qui seule lutte encore, ne saurait résister longtemps aux coups combinés des forces belges et des troupes impériales et sud-africaines qui menacent ce dernier vestige de la puissance allemande hors d'Europe.

Et ainsi le complot colonial tramé contre nous s'est totalement retourné et l'Allemagne, qui comptait s'emparer par surprise de nos colonies, se trouve, à l'heure présente, comme rayée de la carte extra-européenne où elle rêvait de se créer à nos dépens un grand empire.

Mais il est aussi un autre « miracle », dont M. Albert Lebrun va dérouler devant vous les étapes magnifiques, en vous narrant la grandiose épopée qu'est en vérité « l'effort colonial » de la France dans ses colonies et par ses colonies.

Et, sous son mâle et vibrant langage, voilà que vous allez voir passer devant vos yeux toutes ces cohortes coloniales qui, à l'heure tragique, se sont levées de tous les points où flottait notre drapeau. Et à côté des contingents créoles de nos vieilles colonies, vous verrez défiler tous ces tirailleurs d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, du Sénégal, du Soudan, de Madagascar et d'Indochine qui, ayant appris à aimer et à servir la douce France, sont accourus à travers les mers proches ou lointaines pour la défendre sur le sol sacré de la patrie.

Gloire, Messieurs, à ces fils anciens ou récents de la France d'outre-mer, venus se mêler sur les champs de bataille à ceux-là mêmes qui défendent leurs propres foyers.

Par eux est rendue plus vivante à tous nos yeux et plus chère à tous nos cœurs cette France nouvelle qui réunit dans les mêmes destinées notre vieille terre de France et nos terres françaises d'au-delà les mers.

En venant combattre et mourir pour elle, ils ont voulu qu'elle continue de vivre en répandant, à travers le monde, le pur rayonnement de liberté, d'égalité et de fraternité qui est son honneur et sa raison d'être et que, comme au temps des grands ancêtres, la France une et indivisible d'aujourd'hui, appuyée sur ses fidèles et vaillants alliés, poursuive glorieusement sa route jusqu'à la victoire.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Loyalisme des colonies. . . . .	8
Événements de guerre aux colonies. . . . .	11
L'Effort des colonies dans la métropole même. . . . .	16
Appendice. . . . .	29



PUBLICATIONS DU COMITÉ  
"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS"

---

L'Hommage Français

L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD

par M. Augustin BERNARD, Professeur à la Sorbonne. 0 50

L'EFFORT AUSTRALIEN

par M. FRANKLIN-BOUILLON, député. 0 50

L'EFFORT BELGE

par M. Louis MARIN, député. . . . . 0 50

L'EFFORT BRITANNIQUE

par M. André LEBON, ancien ministre. . . . 0 50

L'EFFORT CANADIEN

par M. Gaston DESCHAMPS. . . . . 0 50

L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS

par M. Albert LEBRUN, ancien ministre des Colonies. 0 50

L'EFFORT DE L'INDE et de l'Union Sud-Africaine

par M. Joseph CHAILLEY. . . . . 0 50

L'EFFORT ITALIEN

par M. Louis BARTHOU, ancien président du Conseil. 0 50

L'EFFORT JAPONAIS

par M. A. GÉRARD, ambassadeur de France. 0 50

L'EFFORT PORTUGAIS

par M. Paul ADAM. . . . . 0 50

L'EFFORT RUSSE

par X... . . . . 0 50

L'EFFORT SERBE

par M. Paul LABBÉ, Secrétaire général de la société de géographie commerciale. 0 50

---

BLOUD & GAY, Éditeurs, Paris-Barcelone